

Now.Here (extrait)

Première partie : Bruxelles/Brussels

1.

On est le 20 octobre. juste après. C'est rien. Tout va : le Verschueren tient debout. A côté de son église. Toujours. Comme avant. On y boit du café et de la bière et on mange des spagbol. Et c'est comme ça. Et sans doute c'est bien. Juste en face, presque, le Louvre et tout ce qu'il y a autour de ces deux endroits stratégiques continue aussi à être pareil. Comme avant. Ca, Paolo ne peut pas le savoir, c'est pourquoi je précise. Je n'aime pas Paolo. Mais ça n'a rien avoir avec lui. Je veux dire ce n'est pas personnel. Ou alors si. Ou alors je l'aime, mais c'est très difficile de le reconnaître et je préfère dire que je ne l'aime pas, pour simplifier. Hier, je l'ai tondu et ses cheveux sont dans la poubelle de la salle de bain, morts. J'ai l'impression qu'ils me regardent quand je pisse. Il faut que j'arrange ça. Ou que je lui en parle... Tout à l'heure, je n'ai pas osé. J'ai commencé, et puis je me suis perdu : c'est le genre de choses assez faciles à comprendre, mais très difficiles à expliquer, comme la liberté, le communisme, l'amour...

Demain, on part ensemble à Paris. J'ai peur de partir, parce que je n'ai pas envie de ressembler à un Paolo Belge dans les mois qui suivent. Parce que j'ai peur d'en avoir envie malgré tout. Malgré tout. On me verrais alors, dans le Marrais, un appareil photographique autour du cou, un bonnet-chapeau un peu étrange sur la tête, boire des bières locales dans des café plus ou moins branchés artistes de second et premier choix, voleur d'images et d'instantanés fragiles, les yeux toujours aux aguets, d'autres choses... et toutes ces pensées secrètes qui me traverseraient alors l'esprit, comme des fruits trop mûrs que personne n'oserait cueillir : quand je regarde Paolo, je vois « l'Orient à l'orient de l'Orient », je vois Paris, et ses montagnes et ses lacs, et ses volcans, et ses prairies immense, des rues qui n'en finissent pas, des visages qui s'arrêtent, et d'autres qui passent, des arrières cours et des métros dans lesquels on a envie de mourir, je vois le monde qui se déverse à mes pieds, juste devant, et moi qui le regarde, sur papier glacé 24 X 36, mélange de couleurs-noir-et-blanc. avec l'insolence de la vie qui s'étale dans des livres. écrits par d'autres...

Cela fait deux ans que je suis à Bruxelles.

Et j'ai peur.

2.

Deux semaines se sont écoulées. Paolo est reparti déjà. Pour un petit temps il a dit. Il ne faut pas s'habituer. Trop. C'est ce qu'il a dit. Il est parti pour Bordeaux, rejoindre la belle Julie... La belle Julie. La première fois que je l'ai vue, elle dormait sur la première page du livre de Paolo, juste en face de son premier texte. J'ai fait semblant de lire, doucement, très doucement, et je regardais son visage endormi sur papier photocopie lazérisé. Paolo m'a alors pris le livre hors des mains, et il a commencé à parler, comme l'on parle, dans les cafés, après une certaine heure : vite et fort. J'ai souri, bêtement. Voilà comment l'on prend des habitudes stupides.

Mais il faut que je vous raconte : on est donc parti à Paris, ce lendemain-là. A sept heures du soir, Bruxelles s'éloignait dans le pare-brise arrière de notre Peugeot 206 de location. La fille qui conduisait était merveilleuse. J'aime les femmes qui conduisent des voitures de location. J'aime les femmes. Avant d'arriver à Paris, Paolo a pris le volant. On a passé le temps : je posais les questions, il répondait, je l'écoutais et préparais la question suivante. C'était comme lire un de ses livres, sauf que je pouvais fermer les yeux. Et penser à autre chose qu'à penser. C'est ainsi que je n'ai pas vu arriver Paris dans le pare-brise avant de notre Peugeot vert métallisé. Ni Julie, assise de l'autre côté de la vitrine du café l' Art Brute. Je n'ai rien vu jusqu'à ce que Julie me prenne dans ses bras et me serre contre elle... juste l'instant que ça dure. Il était cinq heure du matin et ça n'a duré qu'un instant. Et après, j'avais envie de téléphoner à dieu pour lui dire qu'il était à moitié pardonné, en tout cas en ce qui me concernait :

Julie a une bouche qui s'ouvre quand elle parle, et qui se ferme quand elle se tait. Tout le monde ne peut pas en dire autant. Elle a aussi des yeux quand elle vous regarde, et une peau quand elle vous touche, et une odeur lorsqu'elle est près de vous. Julie existe. Tout le monde existe, bien sûr, mais chez Julie, ça se voit. C'est simple. Et tout le monde ne peut pas se permettre d'être simple. C'est comme ça... Julie a dix-neuf ans et des vies entières qui s'ouvrent devant chacun de ses mots. A vous faire peur d'avoir tant vécu déjà. Et de le croire à force de dire « Je sais »... Bêtement, je souris. Et voilà comment on prend des habitudes stupides.

3.

Je suis au Verschuieren Parvis de St Gilles. Encore. Mon esprit flotte au-dessus du bruit et du mouvement. Il y a quelque chose de vaporeux et de léger à être ici. Parce qu'il faut supporter le bruit et le « comment vas-tu ? » de toutes les cinq minutes : Bruxelles est un village culturel dont les rues s'appellent Zébra, Soleil, Hall St Gerry, Beurschoburg, Mappa Mondo, l'Amour Fou, l'Ultime Atome, l'Union, le Belga et bien entendu le Verscuc. ... si de près ou de loin, on touche au « réseau », on est connecté. A Bruxelles, très vite, il est plus difficile d'être inconnu, que de se demander qui sont tous ces gens, au milieu desquels on finit par se retrouver et qui semble si bien vous connaître alors que vous ne les avez jamais vu. A Bruxelles, on est toujours l'ami d'un ami-qui-vous-connaît-très-bien. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que c'est vrai. Vraiment vrai. C'est certainement parce qu'il y a peu de cafés et beaucoup d'artistes pour les remplir. Qui ont besoin de refaire le monde...

Je regarde la fille en face de moi. Je lui souris. Doucement. Elle est très belle avec ses cheveux jaunes coupés courts. Un petit garçon. Presque une femme. A mon arrivée à Bruxelles, j'ai dormi chez elle une ou deux semaines. Nous avons fait l'amour quelques fois, alors elle répond à mon sourire par un sourire complice et protecteur. Je continue à la regarder. En dessous de son pull, je vois le souvenir de ses seins. Ça me trouble de ne pas pouvoir me rappeler de son nom, alors que je me rappelle si exactement de ses seins. Je me sens tellement con que j'ai envie de me lever et de lui demander pardon le plus vite possible, mais évidemment, je n'ose pas. Je me sens stupide. Depuis quelques jours, ça fait partie de ces habitudes que je traîne. Je baisse les yeux et fais semblant de me concentrer.

Lorsque je suis arrivé ici, à Bruxelles, il pleuvait. Il était quatre heures de l'après-midi, on était un vendredi et je ne savais pas du tout où je pouvais aller. Je suis resté sur les quais jusqu'au soir. Chaque fois que j'entendais l'annonce d'un train retournant à Liège, une angoisse me foudroyait l'estomac: j'étais terrifié par l'idée que mes jambes se mettent à courir toutes seules et finissent par me ramener là d'où je venais. Et que je laisse faire cela... Voilà. Je sentais Bruxelles qui se réveillait doucement, je sentais le grouillement de la vie, pas loin, sur la droite, du côté de la Bourse et des Halles. Et je n'arrivais pas à me lever. Je me souviens très bien avoir vu la nuit tomber et après, je ne me souviens pas. Un trou senteur de Jupiller en bouteille d'un litre, cuvée juste à côté. Je ne sais plus ce que j'ai fait cette nuit-là. Ni où j'ai dormi. Ni avec qui...

Maintenant, cela fait deux ans que je suis à Bruxelles. Et j'ai peur.

D'y rester encore et encore...

Parce que la Belgique est une glue.

4.

Mon ange me quitte. Sur ses petits pieds, gantés de ses petites chaussures, le sourire aux lèvres, mon ange se tire. doucement. déjà... Mais il n'y a que moi qui le sais. Et je me tais : il y a toujours de la peine à quitter quelqu'un que l'on a aimé. Et je ne veux pas être la cause de cette peine. Alors je ne lui dis pas qu'elle se tire et que moi je le sais. Elle le saura bien assez tôt. Est-ce quelqu'un comprends qu'il fait froid en ce mois de novembre, et que Bruxelles se fait laide à chaque coin de rue et que je sais ce que c'est... : et blablabla que des lieux communs...

Paolo est revenu. Et de Bordeaux il a ramené du papier glacé, avec les lèvres de Julie dessus. Et autour des lèvres de Julie : Julie. Toute entière. Paolo est un magicien. Peut-être un jour transformera-t-il Bruxelles en nuages, sur lesquels je pourrais chevaucher un ciel qui serait partout autour de la terre. Je souris. Est-ce que quelqu'un comprend qu'il fait froid lorsque quelqu'un vous quitte. Et que chaque coin de rue fini par vous faire peur, parce que les coins de rues servent à faire disparaître les gens qui vous quittent. Et que vous ne pouvez en voir un sans avoir le dégoût de la vie qui vous remonte à la gorge, parce que vous savez ce que c'est, à force : ce que je veux dire, c'est que Bruxelles est une ville qui regorge de coins de rues en ce mois de novembre... je voudrais bien sourire là, et avoir l'air d'un con, mais ça ne vient pas... enfin pour ce qui est du sourire.

Aujourd'hui, il y a eu trois palestiniens tués, troués par trois petites balles, pas plus grosses que des noyaux de cerises. Des petits trous, pas plus gros que des noyaux de cerises : quelque part, pas très loin, sur un sol saint et sacré, à l'heure où je regardais un coin de rue, un homme, avec ses yeux d'homme, a regardé un autre homme, et il l'a flingué. Je ne l'oublie pas, et je relativise. Il faut bien que le monde continue de tourner. Malgré tout. Sourire ou pas. Je suis triste pour le monde. Et je suis triste pour moi. Et je suis triste pour Sonia, qui me quitte, et qui ne le sait pas encore. Et qui ne veut surtout pas le savoir. J'ai un peu de mal à respirer bien. Mais je respire. Au moins ça. Au moins, je ne l'oublie pas...

La vie est étrange. Vous la fuyez. Sans arrêt. Avec vos godasses, un peu clown, un peu sérieux, un peu usé, déjà. Toujours vous trébuchez. Et vous courez dans tous les sens, sans que la vie vous rattrape jamais. Et après, vous regrettez... : doit-on quitter une femme qui vous quitte juste avant,

ou juste après qu'elle vous ai quitté ? Ce n'est pas une vraie question évidemment. Peut-être est-ce que je me trompe moi-même, et que Sonia à raison en me disant que je suis le seul à vouloir partir... et qu'il y a toujours de la peine à quitter quelqu'un que l'on a aimé. Et que je préfère vomir et avoir froid... parce que je suis lâche. Je ne sais plus. J'ai vingt-huit ans, et je ne sais pas quoi faire.

La vie n'est qu'un brouillon.

Pardon : une esquisse.

5.

Les mois qui suivirent mon arrivée à Bruxelles, j'écrivais tout le temps dans des petits carnets chinois ridicules. Faut dire, je n'avais que ça à foutre. Page 3 du premier carnet : Je m'assois au milieu de Bruxelles. Au bord d'une petite rue, et il pleut, mais ça ne m'inquiète pas. Les lumières fortes me fatiguent les yeux. Autour de moi, du bruit et un bougement vivant. Et moi, je n'en suis pas un morceau...

Cette ville ne m'aime pas. Cela fait deux semaines que je suis ici. Que j'ai quitté Liège comme l'on quitte une femme. Où comme lorsqu'une femme vous quitte et qu'il est toujours douloureux de la voir tous les matins chez l'épicier du coin. Ou ailleurs... Ou chaque fois que l'on sort, on espère ne pas la rencontrer. Et lorsque cela arrive vraiment, et qu'on ne la rencontre pas, le regret, malgré tout, que cela soit ainsi et pas autrement. Au moins ici, je n'ai pas peur de rencontrer quelqu'un : je ne connais personne, et personne ne me connaît. Je squatte un appartement chez une connaissance d'une connaissance que je n'ai vu qu'une fois dans ma vie. Souvent, assis comme aujourd'hui, n'importe où, j'attends que quelqu'un me bouscule pour entamer la conversation. Ne serait-ce que deux ou trois mots. Je suis patient. Silencieux. Je ne dérange qu'une personne à la fois. Lorsque je sors de chez moi, je sais ce que je fais : je vais à la pêche. Ça me rend misérable. Et envieux. Personne ne sait ce que je fais, ni où je suis. Je ne fais rien et je ne suis nulle part. J'attends. Que quelque chose arrive. Quelqu'un... Hier, j'ai déposé une casquette à mes pieds. J'avais envie de gueuler à chaque fois que quelqu'un s'arrêtait pour se soulager la conscience. Ou pour une autre mauvaise raison. J'ai commencé par un petit cri, discret. Presque une excuse. J'ai fini par gueuler comme un fou. Au bout d'une heure, je ne savais plus, j'ai pensé à une stupidité inachevée, et je me suis endormi, épuisé. Lorsque je me suis réveillé, le soir était tombé, tout était calme, il n'y avait personne. Sur le chemin, en revenant chez moi, je n'ai pas croisé un seul être humain, rien ne bougeait, nulle part. Et partout : le silence. Bruxelles était vide, la terre entière peut-être... sûrement. C'était tellement étrange, ce vide, que je me suis dit que cela devait être une épreuve, toute cette solitude, une épreuve à surmonter. Seul. Tout seul... comme un con.

Aujourd'hui, j'ai entamé une grève de la faim. Avec un petit écriteau, juste devant mes pieds. La télé est passée. Les flics aussi. Moi, je ne savais pas quoi leur dire. Juste de ne pas s'inquiéter. Juste j'avais envie de parler. Au bout d'une heure, ils sont partis. Ils étaient embêtés. Moi aussi. Après, je n'ai pas arrêté de causer avec tout ceux qui avaient du temps à perdre. Et les filles étaient belles. C'était bien...

Je suppose qu'il faut essayer au moins une fois dans sa vie ce genres d'expériences. Parce qu'après : c'est trop tard...

6.

« ... Y'a des gens, tu les notes dans ton agenda, et tu ne sais pas très bien... Je veux dire que déjà en les écrivant, tu ne sais pas très bien... Et puis tu n'y repenses jamais, jusqu'au moment où tu retombes dessus, par hasard, en cherchant un numéro de téléphone, et là, l'espace d'un instant, tu y repenses, et tu cherches alors pourquoi tu les avais noté, et c'est rare que tu te souviennes que tu te posais déjà la même question au début. Tu te demandes alors pourquoi, et déjà tu n'y penses plus, tu es, déjà, dans autre chose... Tu vois, ça pourrait être terrible. Ce genre d'actes. Mais comme ton nom doit être, pareil, inscrit quelque part sans qu'on se souvienne de pourquoi il est là, alors finalement, ce n'est pas grave. Rien n'est grave. Alors, tu la regardes, et c'est plus facile de lui dire : « Je te quitte », rien que pour ces trucs des agendas, qui signifie un tas de machins dans ta tête. Mais c'est pas facile à expliquer. C'est facile à comprendre, mais pas facile à expliquer, tu le sens, c'est tout. Alors tu la regardes et tu lui dis : « Je te quitte », et après tu te tais, parce que, justement, c'est pas facile à expliquer. Et que c'est comme ça. C'est la vie... » Temps. Pause. Je sens la phrase qui se forme. Je regarde Fabrice, elle naît sur ses lèvres en même temps que le sourire, les yeux au loin, avec le feu qui brûle à l'intérieur : « De toutes façons -et la phrase sort : ...c'est que de la viande ». Il ne le pense pas, je le sais. Mais rien que de le dire, rien que l'entendre. C'est comme un soulagement. Une légèreté. On est que de la viande. Légère. C'est l'esprit qui nous alourdit. La vie...

Je regarde la grand Place, les touristes, comme s'il en pleuvait. On est sur les marches de l'hôtel de ville, ou quelque chose du genre. Vous savez, le genre à se faire photographier sans arrêt. De temps en temps, on prend la pose. On aime savoir que l'on sera beau lorsqu'on nous montrera à New York ou à Tokyo, et dans les tiroirs des commodes-ordinateurs à souvenirs : comme des poissons dans l'eau on est, on voyage déjà...

Je profite du moment. J'écris. Fabrice se tait. Je nous vois du dessus, de très haut, et je vois ce qui nous unit depuis mon arrivée à Bruxelles : c'est cette ville, dont on n'arrête pas de partir et qu'on ne parvient jamais à quitter, vraiment. Parce que notre histoire, même si on la vit ailleurs, c'est ici qu'on la raconte : (comme) pour la faire exister. Je me tais. Il y a des choses que Fabrice ne supporte pas d'entendre. Il est arrivé depuis cinq jours de Paris, dans trois jours il repart à nouveau pour Montréal : je me tais. Je pense aux noms inscrits dans les agendas du monde entier. Et à Sonia qui va arriver avec ses grands yeux étranges. Et à qui je ne pourrai rien dire de plus ou de moins.

7.

Paolo est un guerrier de lumières, acides et brûlantes. Un soleil abîmé. Il me fait rêver à la beauté de la trahison. Et je n'ai pas peur. Parce que je suis déjà en sursis, et que je le sais. Et j'oublie, le temps de vivre un peu : c'est difficile sans doute d'être si peu. Et d'avoir tant. Pour ne rien en faire. Et se l'entendre dire. Sans cesse. Par tout ce qui vous entoure. Je ne m'aime pas. Je suppose que c'est cela. Ou quelque chose comme cela. Mais j'aime Paolo. Presque autant qu'il m'est difficile de l'aimer. J'aime Paolo, parce qu'un jour il a mis sa main en dessous de mon pied qui marchait, pour sentir. Lui. Lui, sous moi. Et ça m'a plu. Et déchiré. Que quelqu'un me fasse l'honneur que je lui marche dessus. Avec lui, je frôle le talent. Presque le mien. Il me fait croire, que dans ses yeux, je suis beau. Beau. Comme une femme. Et il dit même que ce n'est pas grave. Et ça m'a plu que ça ne le dérange pas, lui, un guerrier de lumières acides et brûlantes. Et je reste beau. Comme une femme. Et c'est rare d'être beau comme cela. Je le sais, parce que les filles me regardent alors. Beau. Comme si j'étais. Un homme. Et que je leurs fais l'amour. Avec fierté. Sans honte. Paolo m'est utile. Et ça me plaît que ça ne le dérange pas, d'être un guerrier utile. Je ne veux pas savoir ses motivations personnelles, et indiscretes : je sais ce que je veux dire par « indiscretes ». Je ne le dis pas par hasard... et la phrase est juste parce qu'elle se termine. Sur une question. Dont je n'ai aucune envie de connaître la réponse. Parce qu'elle ne nous intéresse pas : c'est un secret posé entre nous. Une fleur que l'on ne cueille pas et qui nous sent bon. C'est simple. C'est comme ça. On dirait presque des paroles d'enfants, qui ne savent pas encore qu'ils vont grandir. Et pourrir. Et puer...

8.

La femme de ma vie sera celle qui le supportera. C'est une phrase drôle. Je suis fier de l'avoir trouvée. Je l'aime bien celle-là. Elle me fait rire quand elle ne me fait pas pleurer... Ma grand-mère disait toujours que je pleurais pour n'importe quoi. Elle me le disait en Polonais : [Ti pwuatches za fchisko]. Il faut dire qu'à ce temps là, je pleurais en polonais, et ce n'est pas la même chose : les larmes sont plus chaudes, plus légères, elles s'évaporent plus vite. Après, lorsque les larmes sont sèches, on se les fait lécher. Ce qui fait que lorsque l'on pleure, on pense déjà au moment d'après, lorsque les larmes s'évaporent, et que c'est frais, et au contact de la langue que l'on aime et qui vous réchauffe le cœur. Alors ça vous donne envie de repleurer. Ce qui fait qu'on ne s'arrête jamais, de s'arrête tout le temps.

A l'enterrement de ma grand-mère, je n'y étais pas. Et puis avec le temps, les larmes coulaient moins. Je faisais attention. Comme tout le monde. Alors je ne voulais pas me retrouver en face de sa tombe et ne pas pleurer. Ou alors je ne voulais pas pleurer comme un belge. Pas devant elle... Enfin, je suppose que c'est ce que j'ai dit. A l'époque. Mais ce n'est pas la vérité bien sûr. Ca, c'était pour l'histoire. Ce n'est pas pour ça que je ne suis pas allé à son enterrement, et je ne sais plus pourquoi je n'y suis pas allé : la vie, sans doute... mais c'est pour cela que je ne suis jamais allé visiter sa tombe. Et ça, je sais que c'est vrai. Et je sais qu'elle me comprendrait. Les larmes froides font trop mal. Je les garde pour les autres, les vivants... pour la femme de ma vie. Lorsque j'y crois. Et que je me trompe. Mais, je fais attention maintenant. Comme tout le monde. Je suis prudent. Je pardonne plus, j'oublie moins...

Fabrice parle : Lorsque tu en es à répéter trois fois par jour à une femme que tu ne l'aimes pas, mais que tu remontes la couverture sur elle pendant qu'elle dort, pour ne pas qu'elle aie froid, alors tu dois t'arrêter tout de suite. Parce que peut-être quelque chose t'a échappé, et que c'est justement le truc le plus important : tu t'arrêtes, tu réfléchis -mais vite alors, très vite- et tu prends une décision...

Fabrice est parti ce matin. Paolo est en Suisse ou à Paris, quelque part, ailleurs. Vincent, à New York -mais je n'ai pas encore parlé de V., ça viendra... Bruxelles est vide. D'hommes. A qui parler... Parce qu'avec les hommes, on parle. Avec les femmes, on discute. Et avec Sonia... Avec Sonia je me tais. Je me tais et je me réveille la nuit, et je remonte la couverture sur elle, pour ne pas qu'elle aie froid. Et je me rappelle que déjà j'ai vécu ça. Je descends alors dans le salon et j'écris ce dont je me rappelle... mais ça, c'est pour plus tard. Si j'y arrive. Je n'en ai pas encore fini avec le présent

9.

Paolo part tout le temps. Paolo revient toujours. Et c'est le matin à chaque fois. Et c'est des matins gais, les matins où il débarque. Parce que c'est la fin d'une absence, qui a marqué son manque. Alors on parle, on blablate, comme des filles, comme des mecs, comme tout le monde : dans n'importe quel sens. On se raconte nos histoires : une donnée, une rendue. Et puis on s'arrête avant d'avoir tout lâché. On se retient. Un peu. On en garde, juste un peu, en réserve, pour plus tard : pour les jours de creux, où personne ne part et où personne ne revient, et où la vie suit son cours sans que rien ne bouge.

Paolo est revenu. Il m'a dit : Y. je l'ai vue cinq minutes. Sur le quai de la gare. Et puis il se tait. Au présent. Un long silence presque léger me caresse les tempes. Les silences de Paolo me donnent envie de vivre. C'est bête, je n'arriverais jamais à mourir. Il faudra que je lui en parle... Après un temps, il reprend, pensif: J'ai surtout senti le manque d'amour... du coup, je l'ai trouvée moins belle... Cette phrase, c'est de lui. Il a vraiment dit ces mots-là, dans cet ordre-là, moi je ne fait que citer : Paolo devrait écrire plus, ça m'éviterait de recopier bêtement.

C'est à mon tour de parler, je lui dit : Sonia me quitte... enfin... je ne sais pas... ou alors c'est moi... je ne sais plus... Il me demande si c'est grave. On reste un long moment comme ça. Sans rien dire. Pour faire raisonner la réponse dans nos têtes. On vit.

Je ne savais pas si c'est grave. Je n'y avais pas pensé. Concrètement. Ça me paraissait évident. Et maintenant que j'y pensais... et maintenant que j'y pensais et que je me posais la question. Simplement. Me posait la question, et étais incapable d'y répondre, par oui ou par non, je ne savais plus. Des phrases immenses naissaient dans mon esprit, des discours entiers, des thèses, hypothèses, anti-thèses, nota bene, post-scriptum... Est-ce grave ? C'était une vraie question. Une de celles à laquelle on ne peut répondre, parce que la réponse ne comble pas, le trou creusé... Je me mis à penser à la Palestine, : ce jour là quatre morts. La Côte d'Ivoire : seulement un. Respectivement en page 10 et 13 du journal : juste un petit encart. Hier soir il y avait foot : la Ligue des Champions ce n'est pas tous les jours. Il faut bien vivre. Continuer. Je le dis sans cynisme : résultats en gros caractères, première page du journal : 4 - 1. La coïncidence m'avait troublé. Sans plus. J'ai souris... Est-ce grave ? Paolo m'a regardé. Il n'attendais pas que je réponde. Il me regardais, c'est tout.

10.

Je suis mort à Istanbul. Quelque part au fond de moi ce sont brisé tous mes os mes phalanges mes côtes mes tibias ma mâchoire et mes rêves et mes coudes et mes genoux ma pudeur et mon esprit et mes yeux mes veines mon sang ma bouche mes pieds et ma foi et ma fierté et mon bassin et ma colonne vertébrale ma moelle épinière et mes cicatrices et mes croyances ma voix mon visage mon orgueil, ma mort les a brisés. Je suis mort à Istanbul, seul, je suis crevé. Et j'en veux au monde entier de ne l'avoir enregistré nulle part de m'avoir laissé sans sépulture et de continuer à croire malgré tout qu'un homme vit parce qu'il respire et de ne pas vouloir voir que c'est un automatisme involontaire. La vie est un automatisme involontaire. Pour certains. Je parle pour moi. Je suis né avec des yeux et je suis mort malade d'avoir vu. En vomissant des yeux une eau salée, sale d'une tristesse rose bonbon, écoeurante, qui me coulait directement des paupières à la bouche. Je suis mort dans une chambre d'hôtel mon oreille collé à un téléphone sur un pont au-dessus d'une autoroute à quatre bande sur les docks froids sales gris et mouillés sur un toit cathédrale et dans les mosquées dans le bazar à touristes vide de touristes aux bords de fontaines sèches et laides et au milieux dans les trams bondés de honte et de chaleur moite et puante, sur une terre pauvre aride et boueuse qui se transformait en poussière au moindre rayon de soleil. Je suis mort sans sommeil et sans fatigue dans la peur. Dans la peur...

La vie a une dette envers moi : celle de m'avoir fait mourir vivant.

C'est tout ce que je voulais dire.

Pour que ça se sache.

Mais maintenant que je l'ai dit, qui le sait? ...

A par moi ?...

J'ai un peu exagéré par ci par là. Mais en gros ça se tient. Paolo m'a dit que c'était ça que je devais écrire : Toute cette merde romantique à propos d'Istanbul, et de l'Islande aussi, de Paris, Berlin, New York... et d'autres coins de la planète encore, où j'allais tester différentes sortes de murs, avec ma tête : un coup par seconde, régulier... et ça pouvait durer des heures... C'était une époque où j'achetais mes billets d'avions juste avant de monter dedans, au guichet, comme si c'était des tickets de trams. Et où j'expérimentais tout un tas de souffrances physiques et mentales, pour prouver que ma définition de l'amour était meilleure que celle du voisin. Parce que j'aimais. Et qu'il fallait que je le prouve, dans mon sang et dans ma chair. Sans doute pour pouvoir y croire, encore et encore. Et pouvoir dire plus tard, qu'il m'est arrivé, un jour, quelque chose... C'est à peu près ce que j'ai dit à Paolo sur cette époque. C'était avant Sonia. Il m'a dit : Oui... c'est dur la vie. Je lui ai répondu dans le silence : Oui... paraît même que ça fait mourir. On a sourit, c'était déjà ça.

11.

Tu vois, le tout n'est pas de coucher avec deux filles, mais de croire que tu aurais pu coucher avec dix . On est juste en dessous de la Grand-place, devant un pub irlandais qui s'est fait une réputation grâce à sa clientèle féminine, composée presque exclusivement de femmes qui préfèrent les actes aux paroles... Fabrice est accroupi à côté de moi. Il a les yeux qu'il a lorsqu'il est complètement défoncé, défoncé de partout: Je l'aime. Surtout lorsqu'il est dans cet état...Il reprend : De toute façon... c'est que de la viande... Jusqu'à quel point pense-t-il ce qu'il dit? Mais est-ce important ? Je sais qu'il ne le pense pas. Vraiment. Il y croit, et cette différence fait de lui un être complexe, exceptionnellement complexe :

Fabrice attire les femmes. Fini par les attirer. Malgré tout... et dans un premier temps malgré elle. J'aime Fabrice parce que ce n'est pas évident de l'aimer à ce point. Il fait partie des gens qui résistent. Son être entier résiste à l'amour qu'on pourrait lui porter. Il force le rejet. Il teste continuellement l'amour qu'on lui offre. Il ne se contente pas. De peu. C'est une relation qui me gonfle d'orgueil : lorsque je suis avec lui, je regarde les gens sans envie, parce que l'alchimie de Fabrice se mélange à mon alchimie, et que nous touchons au divin. Nous sommes alors ce qui se fait de mieux dans le genre. Et nous le savons. Rien n'est impossible. J'aime aimer Fabrice à ce point... Fabrice se tait depuis un moment. Je pense que je suis heureux. Malgré tout. Malgré moi. Qu'il m'est interdit de me plaindre...

Je vois la bouche de Fabrice qui se tord, sa mâchoire, ses dents qui raclent sa langue, qui déchirent ses lèvres. Combien de neurones a-t-il perdu aujourd'hui? C'est une vraie question... je me rappelle son visage, sans couleur, monochrome : c'était l'année dernière, à Montréal. Trois jours de veille. A écumer les déchéances. La dernière nuit, j'étais rentré me coucher, lui ne tenait pas en place: il fallait... il fallait... Je l'ai laissé. Lorsqu'il a franchi la porte de l'appartement, le lendemain après-midi, il était en nage, il m'a dit: Cette nuit j'ai vraiment eu peur. J'ai eu peur, putain de bordel. J'ai eu peur de la mort tu comprends ? -il riait et s'essuyait le front. Moi je ne riais pas. Moi, je le voyais. Merde, je la sentais qui me cherchait... alors je me suis mis à courir, je suis sorti de la boîte, j'ai couru droit devant droit devant, et je la sentais qui courait derrière moi. Je n'ai pas osé m'arrêter de courir. J'ai couru tout le reste de la nuit, droit devant. Je te jure que par moment je sentais sa présence juste derrière moi, juste derrière. Alors je me suis mis à beugler, à beugler comme un fou. J'ai dû me pisser dessus, ou alors je sais pas c'que c'est, sur mon froc... mais finalement je l'ai eue. J'l'ai eue... Il est allé se coucher et il a dormi toute la journée, toute la nuit et tout le jour suivant. J'ai vu son visage pendant qu'il dormait, crispé par la peur. Vert-gris. Je l'ai regardé longtemps. J'avais peur qu'il crève pour de bon... Le lendemain soir, nous avons pris le bus à la tombée du jour, direction centre-ville. Son visage était redevenu le sien. Son teint frais. Il ne m'avait pas encore parlé depuis son réveil. Juste avant de descendre du bus, il m'a dit: Tu te sens prêt? -et avant que j'aie le temps de répondre, il a ajouté ...Prêt à courir en beuglant comme un fou? Et il est descendu du bus en partant de son rire grave, celui qu'il fait dans les deux sens du mot... Et moi, les larmes se sont mises à couler.

Depuis cette nuit-là, parfois il se retourne, brusquement, en faisant un grand HA! et puis il s'arrête un instant. Et moi je comprends ça. Je comprends ça très bien.

12.

Aujourd'hui, j'ai quitté Sonia. Je l'ai quittée juste avant qu'elle cesse de me quitter, et qu'elle me quitter vraiment. Je l'ai quittée comme l'on quitte un enfant qui dort : sans faire trop de bruit, pour ne pas qu'il se réveille, et vous retienne, encore, et encore, alors qu'il n'a plus besoin de vous, juste : envie que vous ne soyez pas ailleurs. Je l'ai regardée s'endormir en lui promettant que je resterais à côté d'elle, toute la nuit : je me suis arrêté. J'ai réfléchi. Et j'ai pris une décision... Et une douche chaude juste après. Et j'ai laissé couler l'eau sur moi. Longtemps. Jusqu'à la sentir...

Je me suis dit que demain je me réveillerai seul. Que ce soir mon lit serait froid. C'est simple l'amour : c'est un lit chaud quand on rentre dedans. Pas parce qu'il y a quelqu'un à côté de vous, mais à l'intérieur de vous. Et tout autour. Et tout autour : pas de manque. Oui, c'est très simple l'amour, quand il y en a beaucoup. Et qu'on ne doit pas le chercher avec une loupe et une pince à épiler... et notre petite queue, caoutchoutée, latexée, le chercher dans les recoins de trous, immenses, qu'on arrivera de toutes façons jamais à remplir. vraiment...

Maintenant, il va falloir travailler. Lorsqu'il n'y a pas beaucoup d'amour, il y a toujours beaucoup de travail. C'est inversement proportionnel. Je parie qu'on pourrait même quantifier si on voulait : Combien pour une baise? Combien, réfléchissez, c'est une vraie question... Parfois ça n'a pas de prix. Parfois c'est au-dessus de vos moyens. Parfois c'est fatiguant, et long, et etc. Et parfois : c'est douze Euros, un cinéma, un verre, un mensonge, tout petit, un sourire, un numéro de portable à 25 centimes la minute en heures creuses... Le travail dépend toujours de la quantité d'amour... Et demain, je suis de nouveau sur le marché du travail, dans la populace qui s'active : celle des bars et des cafés, et des boums et sur-boums-soirées-privées -dîners-d'cons. Demain, je suis de nouveau demandeur d'emplois avec un s majuscule sur le bout...

Demain... Parce que ce soir, je dormirai seul... Parce que ce soir, mon corps refusera de bouger... Parce que ce soir, je serai radin, et que je ne voudrai rien donner. Nada, nothing. Personne ne tirera rien de moi. Pas un sourire, pas un kopeck. Rien. J'aurai froid, mais je n'aurai pas envie de vomir. Et demain, encore, j'aurai l'haleine fraîche d'un gars qui va à son premier entretien d'embauche, et qui sur le chemin s'arrête encore, pour s'acheter un ticket grattage de la Loterie Nationale. Parce qu'on ne sait jamais. Ça peut toujours marcher.

13.

Après-demain je pars au Portugal. Je vais rejoindre Paolo, là d'où il vient vraiment, et où il n'est presque jamais... Je ne quitte pas Bruxelles, je la fuis : je vais me mettre le soleil dans le dos et marcher tout droit jusqu'à avoir Lisbonne tout autour de moi. Alors je m'arrêterai. Et je pourrai me retourner, et voir la moitié de l'Europe. Et même plus loin si je veux. Voir jusqu'à Moscou. Moscou la Belle (je vous raconterai plus tard). Je pourrai m'arrêter et me retourner. Et regarder. En arrière. Et voir ce qui s'est passé tout ce temps où je ne faisais que regarder en avant...

Paolo m'a dit en partant : Viens si tu veux.

Sonia manque. A ma vie. Comme une évidence... Ce n'est pas grave. C'est juste là. Un léger filtre... Aujourd'hui lorsqu'on me demande comment je vais, je réponds : Ça va... Ça va, ou alors je t'explique. En général ce genre de réponses mettent les gens mal à l'aise, alors je m'empresse d'ajouter : ...mais ce serait trop long... pas envie... Je pince légèrement les lèvres et je m'en vais rapidement. Que pourrais-je dire de toutes manières?: que des lieux communs...

Le monde tourne toujours et je respire encore. On a fini de négocier les négociations en Palestine et Paolo, entre tous ses voyages, a fini par s'installer à Bruxelles : il a fait un petit trou, et il s'est mit dedans. Avec son appareil photo. Et ses drôles de bonnets. Et puis, on a tassé le tout, un peu, pour que ça rentre. Après, on a pensé au futur comme si on n'avait rien d'autre à foutre. Sans se presser d'attendre. Jusqu'à ce que l'écoeurement vienne... C'est tout ce que j'ai vu cette nuit-là, la gueule face aux étoiles : une immense lassitude de regarder en avant de moi. Et une envie de mourir jeune, pendant qu'il est encore temps. Et de passer à autre chose.

14.

C'est un jour comme ça : au milieu du bruit Verschuieren, un accordéoniste occordeonne sa tristesse. Comme un con. L'eau qui coule, c'est toujours la même eau. Cela fait trois semaines que je laisse. Mes mots pour ma bouche. Lisbonne fut un acte manqué. Sans regret je suis resté derrière les vitres. En regardant les avions s'envoler. Avec des pas-moi dedans. Mon billet d'avion chiffonné dans la main droite je suis sorti de l'aéroport plus léger. Après, pendant trois jours je n'ai cessé de penser à l'histoire de cet homme qui avait tout pour faire le bon choix, et qui, inextrémis, fit le mauvais. Pas de regret, juste un peu, la peur d'en avoir...

Paolo, entre ici et ailleurs, a fini son livre sur Bruxelles. Bientôt, on pourra le voir sur divers comptoirs : Entre Ici et Ailleurs - Bruxelles. Paolo m'a dit que je tournais en rond dans mes derniers textes. J'ai pensé qu'il y avait des instants de beauté que je ne vivrai jamais, alors, j'ai arrêté d'écrire. Et puis, Paolo a fini son livre. Il me l'a donné. Avec une dédicace : Pour Jacques, là quand ? J'ai laissé passer. J'ai lu la dédicace et je me suis arrêté là : c'était beaucoup déjà. J'ai rangé le livre dans la bibliothèque, entre Bataille et Barrico. Je me suis dit qu'il serait au chaud. Juste en dessous, il y avait la bible, et au-dessus, comme une erreur : Comment réussir sa vie ? aux éditions Marabout. J'ai laissé passer. Sans doute parce que je ne me sentais pas la force, d'être heureux pour quelqu'un.

Et puis, Sonia est partie à Londres. Et Julie est arrivée à Bruxelles : départ de Sonia à la gare de Bruxelles midi, quai numéro trois : 19h10 ; arrivée de Julie, même jour, quai numéro cinq : 19h12... il y a des choses comme ça. Qui se produisent. Tous les jours... Et qui font que la vie est ce qu'elle est, ni bien ni mal : lorsque les astronautes euros-russos-américains qui se trouvaient dans la station M.I.R. au moment de la guerre du golf Part I regardaient au travers de la lucarne de leur boîte de conserve flottante, il ne se disaient pas : Ce n'est pas bien, tout ce feu d'artifice, en bas... juste les larmes leurs coulaient des yeux. C'est ce qu'ils ont dit à la télé, après, juste comme une vanne qui s'ouvre et ça sort. C'est peut-être ça le grand pas pour l'homme : pouvoir voir sa connerie. D'en haut. Il faudrait envoyer chaque homme dans l'espace. Un à un... Mais bien sûr ça n'a aucun rapport avec Sonia, ou Julie. C'est ma tête qui se vide, c'est tout.

Je suis arrivé à la gare à 19h11 précise, en croisant les doigts pour que les deux trains ne se percutent pas, tuant ainsi du même coup mes angoisses passées et mes espoirs futurs. Et vice et versa... Le plus terrible, c'est que l'espace d'une seconde -peut-être même plus... peut-être même plus- une forte envie de décroiser les doigts m'a submergée...

Il faut m'excuser : je me shoote au cynisme. Parfois, c'est juste un réflexe, et l'eau qui coule... : J'ai envie de crier à tous ceux qui sont mort avant moi, qu'ils n'ont rien perdu.

15.

Voilà comment ça s'est passé -plus ou moins- : c'était le genre de nuit à ne pas vous donner, son nom. Celle dont on ne se rappellera pas dans dix ans. Enfin, du moins, c'est comme ça qu'elle avait commencé. Les filles trouvaient qu'il faisait chaud, il y avait de la chair nue un peu partout et la terrasse du Belga commençait à ressembler à un étalage de boucherie un jour de marché. J'en étais à mon douzième café, j'avais avalé deux restants de Red Bull et j'avais un petit arrière goût amer qui me descendait dans la bouche. Impossible de fixer quoi que ce soit. Ce dont je me souviens après : Je me lève parce qu'il y a des moments où on a envie de bien sentir le monde tanguer sous ses pieds. Aux chiottes, un couple fait la causette devant la porte, la fille me dit Bonjour Jacques. Je crois qu'elle l'a dit comme ça, comme je l'ai écrit. Bonjour Jacques, t'as pas l'air en forme - tous ces gens que je ne connais pas assez que pour seulement savoir d'où je ne les connais pas. C'est dingue de se rappeler qu'on ne se souvient pas. Je zappe : il y a des jours dont on oublie les nuits. Je m'arrête de respirer un moment, juste pour voir si quelqu'un va m'aider. Personne. Je me sens seul. J'aurais envie de téléphoner à Sonia pour lui dire que je la quitte. que je la requitte et que ce soit clair. ou que je ne la quitte pas. Et après de jeter mon portable dans la cuvette. Le geste serait joli. Mais je n'en suis pas encore à la beauté du geste, j'essaie juste de dégueuler mon Lavazza sans éclabousser mes chaussures... et ma fierté... Quand je remonte, je croise le regard de la serveuse avec qui j'ai parlé tout à l'heure. Je décroise le regard qu'elle me croise. C'est un moment suspendu et incertain que l'on s'offre. Plus tard, elle dira que je ressemblais à son père juste avant qu'il meurt d'un cancer du foie ou de la rate, je sais plus. Plus tard elle dira ça. C'est dingue de ressembler au mort d'un autre... On a quand même couché ensemble... un autre jour. Et moi je pensais à la tête de son père pendant qu'on couchait debout contre le mur de son salon. et je me disais que c'est peut-être même à cause de cette ressemblance qu'on en était arrivé là. Enfin va savoir. C'est compliqué un être humain. Surtout quand tu lui fais porter des talons de quinze centimètres... Bref, je suis allé me rasseoir. J'ai jeté un coup d'œil aux alentours pour voir ce qui avait changé. D'abord dans les couleurs, c'était passé du rouge clair et rose jaune mini jupes transparentes aux jeans bleus foncés. Parce que les vrais décors du Belga, c'est nous. Je suis un décor à moi tout seul.

...